

La Solution

Première lettre à Émile, 12 mai

Cher ami, cher collègue,

En tant que mon plus proche confrère et meilleur professeur que je connaisse, je regrette de ne pas avoir pu t'accompagner durant ce semestre à l'université de Princeton. Je me rattrape aujourd'hui, d'une certaine manière, en t'écrivant au sujet d'une découverte incroyable que j'ai faite aujourd'hui.

Cet après-midi, tandis que je parcourais les archives de l'université, livré au simple plaisir studieux d'errer entre les rayonnages, j'ai découvert par hasard un couloir étroit que je n'avais jamais vu, malgré l'assiduité avec laquelle je fréquente ces lieux depuis quatre décennies. Piqué par la curiosité, tu te doutes bien que je m'y suis engagé.

Pas à pas, je me suis enfoncé plus profondément dans les sous-sols de notre université. J'ai eu véritablement l'impression de pénétrer dans un temple oublié, une espèce de sanctuaire perdu dont les galeries, délaissées depuis longtemps, semblaient se dissoudre dans l'obscurité. Au détour d'un énième passage, je me suis retrouvé dans un cul-de-sac où, dans la pénombre, se dissimulait une porte discrète, si parfaitement encastrée qu'on eût dit qu'elle avait été scellée là dans le seul but de demeurer à l'abri des regards.

En tant que responsable de la chaire de maths, tu sais que mon passe-partout me donne accès à presque toutes les serrures des archives. Pourtant, une clé — la plus petite, à la forme ovale singulière — ne m'avait jamais servi depuis que j'occupe cette fonction. Je n'avais aucune raison particulière d'essayer cette clé ici et pourtant je l'ai glissée dans la serrure. Elle s'y est insérée avec une aisance singulière, comme si elle n'avait fait que l'attendre depuis toujours.

Au moment où la porte a cédé, l'air lourd du troisième sous-sol s'est mêlé à l'atmosphère étouffée de cette pièce abandonnée, comme si le lieu lui-même expirait enfin après avoir retenu son souffle pendant des siècles. L'alcôve qui s'est révélée à moi semblait moins construite qu'amaigrie par le temps, creusée dans une géométrie défectueuse, si étroite que l'œil lui-même s'y sentait mal à l'aise. Les murs, d'une teinte indécise entre la pierre mouillée et le bois moisi, paraissaient absorber la lumière au lieu de la refléter, et l'unique meuble, une vieille étagère de chêne noirci, ressemblait à un reliquaire abandonné par des mains depuis longtemps réduites au silence. Quelques rouleaux et liasses de documents y étaient entreposés en désordre, probablement aussi anciens que notre école elle-même. Je n'ai pas osé les toucher, de peur qu'ils soient réduits en poussière entre mes doigts. Mais ce ne sont pas ces vestiges qui ont capté mon regard.

Une boîte noire, posée sur l'étagère du haut, ornée d'arabesques intriquées dont je serais incapable d'en déceler l'origine, ont immédiatement attiré mon regard. Il y avait dans ce petit coffre une présence singulière, presque insistante, comme si quelque chose en lui attendait depuis longtemps d'être aperçu. En l'ouvrant je n'ai d'abord aperçu qu'un petit objet sombre, enveloppé d'un cuir ancien, dont la surface craquelée et lépreuse semblait avoir été creusée par une usure plus profonde que le simple passage du temps. Puis j'ai réalisé que c'était un carnet, usé par les âges. Le volume, petit, dense, presque compact dans sa décrépitude, avait l'air d'un objet qu'on n'aurait pas dû retrouver intact. Mû d'une curiosité que je croyais enfouie depuis l'enfance, je l'ai soigneusement ouvert et j'ai commencé à lire.

C'était des mathématiques — et pas n'importe lesquelles. Les premières pages se composent d'une suite d'équations, tracées d'une écriture désuète mais d'une remarquable élégance. Bien que je

n'aie feuilleté que les premiers feuillets, je peux déjà t'assurer que les lignes que j'y ai lues portent une audace intellectuelle extraordinaire, une intensité de pensée rare. Le début d'une équation en particulier, semble présenter une fonction récursive inédite. Ces calculs semblent mesurer la solidité d'un système logique en le tendant à l'infini. Pour tout te dire, cela fait des années que je ne me suis pas senti aussi enthousiaste par la lecture d'une démonstration scientifique.

Je t'écris présentement de mon bureau, où j'ai rapporté ce carnet afin de poursuivre son examen dans de meilleures conditions. Je suis si excité que je ne sais pas si je pourrai trouver le sommeil cette nuit.

Il est tard, je rentre bientôt chez moi. Je t'écris très bientôt et me réjouis d'avance de pouvoir bientôt échanger avec toi sur cette découverte formidable.

Ton ami et collègue,

Professeur Henri Galois.

Deuxième lettre à Émile, 13 mai

Cher ami, cher collègue,

Comme présagé hier, j'ai à peine réussi à fermer l'œil de toute la nuit. Je l'ai passée à décortiquer le premier tiers du fameux carnet.

Je peux d'ores et déjà te dire que les mots me manquent pour décrire à quel point je suis ébloui devant un tel génie, et je ne doute pas que tu le seras aussi une fois revenu de ton séjour. C'est impossible à résumer en quelques lignes, mais je peux t'affirmer que cela dépasse toutes mes attentes de prime abord.

J'ai rapidement senti qu'il ne s'agissait pas d'un travail ordinaire. La démonstration semble repérer des failles subtiles dans le système classique, semblables à celles décrites un siècle plus tôt par Gödel.

Les notations d'apparence familière — analyse fonctionnelle, topologie algébrique — sont agencées selon une économie étrange, comme si chaque ligne cherchait moins à démontrer qu'à révéler. J'ai d'abord cru à des erreurs conceptuelles, à une élégante absurdité. Puis j'ai suivi la démonstration. Chaque proposition découle avec une nécessité presque organique de la précédente, comme si la logique elle-même s'était déplacée.

Les conjectures sont d'une audace insensée. Il est question d'espaces qui ne sont pas seulement infinis, mais ouverts vers leurs propres négations.

C'est ici, je crois, que mon enthousiasme premier s'est nuancé. Non pas qu'il ait diminué, bien au contraire, mais il s'est accompagné d'une forme de réserve que je ne m'explique pas entièrement.

Je comprends ce que je lis, et pourtant, il me semble parfois que cette compréhension m'échappe au moment même où je la saisis. Comme si certaines idées, une fois formulées, excédaient immédiatement le cadre dans lequel elles avaient pris place.

Je me suis surpris à interrompre ma lecture, non par fatigue, mais pour retrouver une forme de stabilité intellectuelle. Cela m'a paru nécessaire. Toute avancée véritable impose sans doute ce léger

vertige initial. Il faut certainement reconnaître que ce travail ne se laisse pas aborder comme les autres.

Je poursuis néanmoins avec le plus grand intérêt et une impatience que je peine à contenir. Il me tarde de pouvoir confronter ces premières impressions aux tiennes.

Je t'écrirai à nouveau très bientôt.

Ton ami et collègue,

Professeur Henri Galois

Troisième lettre à Émile, 13 mai

Cher ami, cher collègue,

Je t'écris sans attendre davantage. Il m'eût été difficile de remettre cette lettre à plus tard, même de quelques heures seulement.

Cela peut paraître invraisemblable, mais je crois qu'il ne s'agit plus ici d'audace théorique ni même de complexité inhabituelle. Ce que j'ai sous les yeux excède de toute évidence ces catégories. Certaines démonstrations aboutissent à des résultats que je ne parviens pas à concilier avec les fondements mêmes de notre discipline, et pourtant chacune de leurs étapes demeure irréprochable.

Il m'est difficile de dire exactement ce que je ressens alors que je poursuis la lecture de ce carnet, tant l'émotion s'impose à moi avec une force inattendue. J'y découvre, presque avec l'émerveillement d'un enfant, la trace d'un accomplissement prodigieux : des conjectures réputées inaccessibles, des problèmes que l'on croyait condamnés à demeurer à jamais hors de portée de l'intelligence humaine, s'y trouvent résolus avec une désinvolture qui appelle l'admiration.

La conjecture de Syracuse, l'hypothèse de Riemann, le théorème d'Héraclide d'Athénée, et tant d'autres encore, ces sommets où tant de mathématiciens ont usé leur patience et leur génie se dressent devant moi comme des vérités enfin conquises. Et pourtant à mon grand désarroi, tu le constateras toi-même lorsque ce cahier sera entre tes mains, toutes ces démonstrations sont reléguées à de simples notes de bas de page, comme si des merveilles de cette ampleur n'avaient mérité que quelques lignes en marge, à peine des remarques griffonnées à la hâte.

Aussi insolent que cela puisse paraître, j'ai eu le sentiment, en les lisant, qu'un abîme entier de pensée avait été réduit à la discrétion d'une marge, puis enfoui dans la trivialité de ce vulgaire carnet poussiéreux abandonné depuis des années. Qui est donc l'auteur d'un tel génie ? Comment un esprit humain, si humble soit-il, a-t-il pu demeurer anonyme tout en enfermant de telles vérités dans un objet si dérisoire ? Comment de si grands mystères, qui défient encore aujourd'hui nos meilleurs chercheurs, ont-ils pu être traités avec une telle indifférence, comme s'ils n'avaient pas plus de poids qu'un gribouillage d'étudiant au coin d'une feuille ou qu'un rappel tracé à la hâte sur un bout de papier ?

J'en viendrais même à me demander si cet auteur n'a pas vécu tout entier en marge de notre discipline, comme s'il l'avait apprivoisée seul, sans maître ni tradition, guidé uniquement par une intelligence souveraine et inquiétante.

Ce qui me terrifie d'autant plus c'est que cet apparente indifférence semble en vérité cacher le fait que ces démonstrations fabuleuses poursuivent un autre dessein. Je crois y deviner une intention sous-jacente, comme si leur auteur s'était servi de ces preuves pour approcher une énigme plus vaste encore, la véritable résolution que ce carnet dissimule. Si cet esprit brillant à lui seul a pu résoudre aussi aisément ces mystères algébriques, quelle équation terrifiante a donc pu exiger de lui un tel effort ?

Il me reste beaucoup à lire, et pourtant j'ai l'impression d'avoir parcouru un océan à la nage.

Je t'écrirai à nouveau très vite

Ton ami et collègue,

Professeur Henri Galois

Quatrième lettre à Émile, fin mai

Cher Émile,

Des jours ont passé, ou peut-être seulement quelques heures. J'ai du mal à le dire. En relisant mes premières lettres, elles me paraissent déjà si lointaines qu'elles ressemblent presque à des pages d'une autre vie.

J'ai poursuivi l'examen de ce carnet, et j'en suis désormais aux deux tiers. Ma fascination pour ce travail n'a pas diminué, elle s'est accentuée et je commence à douter des fondements même de mes connaissances... entre les mains de ce génie tout paraît tellement dérisoire ?

C'est comme si les mathématiques n'étaient qu'un prétexte. Jusqu'aux plus modestes ratures, aux retenues, aux traits apparemment négligés, tout m'a d'abord inspiré une émotion presque pure, plus vive parfois que celle que procure une toile achevée avec le plus grand soin. Il y avait là une beauté austère, une précision si extrême qu'elle finissait par toucher à quelque chose de plus profond que l'admiration.

Mais plus j'avance, plus cette certitude qui me rongait s'impose d'elle-même : toutes ces démonstrations tendent vers un même point. Elles ne sont pas juxtaposées, elles convergent. Chaque preuve paraît préparer la suivante, et chacune, au lieu de se suffire à elle-même, semble n'acquiescer son plein sens qu'à l'approche d'une équation plus vaste, plus cachée, le point névralgique de ce carnet.

Je ne saurais expliquer ce que j'entends par là, sinon que la lecture elle-même semble laisser une empreinte plus durable qu'elle ne le devrait.

Je commence à redouter certains feuillets. Non parce qu'ils seraient plus difficiles à comprendre que les autres, mais parce qu'ils semblent me rapprocher, à chaque page, de cette équation ultime dont je n'aperçois encore que les bords. Je poursuis pourtant. Je ne vois pas bien comment faire autrement.

Je voulais seulement que tu saches que mon appréciation a changé. Ce travail demeure, sans aucun doute, d'un génie exceptionnel qui ne se rencontre dans une vie... Non, tous les mille ans. Mais je ne suis plus certain que ces lignes relèvent entièrement de ce que nous appelons la pensée. Le carnet lui-même, je n'arrive plus à le considérer comme un simple objet d'étude. C'est autre chose.

Quelque chose qui s'impose à moi avec une forme de nécessité à laquelle il devient difficile de résister.

J'essaie encore de procéder avec méthode, d'appriivoiser les démonstrations point par point, mais cela ne fonctionne plus comme auparavant. Les étapes ne s'enchaînent pas seulement avec aisance, elles s'emboîtent avec une exactitude si totale qu'elles ne laissent presque plus de place à mon propre effort. Tout semble me reconduire vers ce même noyau, comme si le carnet n'avait eu que cet unique but : y conduire le lecteur.

En écrivant ces lignes, je me rends compte que je ne sais plus très bien à quel moment je lis, et à quel moment je poursuis. Certaines pages, j'en suis sûr, ne m'ont encore jamais été ouvertes. Et pourtant je devine ce qu'elles contiennent.

J'ai commencé à écrire sur les murs.

Je ne me souviens plus quand j'ai commencé.

Je dors à peine. Et quand je ferme les yeux, ce ne sont pas des images que je perçois, mais des structures. Elles se déplacent, se recomposent et s'ordonnent d'elles-mêmes dans une justesse qui m'échappe encore. C'est clair désormais : il faut que j'aille au bout, car d'une manière ou d'une autre, cette équation ultime pourrait être la plus extraordinaire découverte de ma vie, voire de celles de toutes les sciences.

C'est irréversible. Je le sens de plus en plus nettement.

Je ne peux plus revenir à l'état où j'étais avant d'ouvrir ce carnet. Ce n'est ni une impression ni une manière de parler. C'est une certitude. Je croyais étudier une théorie. Mais je me trompais sur la nature même de ce que j'avais sous les yeux.

Je t'écris dans un moment de relative clarté. Je ne sais pas combien de temps si ça durera.

Si cette lettre te parvient, garde seulement ceci à l'esprit : je n'ai pas encore perdu le sens des choses, mais je sens déjà qu'il s'efface autour de moi.

Je vais continuer. Je dois aller jusqu'au bout.

Ton ami, Henri

Cinquième lettre à Émile, date inconnue

Marchons-nous encore dans le monde ou le monde, à force de se défaire, nous a-t-il déjà quitté. Il n'y a plus ici ni commencement ni fin, seulement l'avancée inexorable vers ce qui chante derrière les formes.

Grâce à eux, nous voyons l'autre monde, des esprits anciens et terribles. Ils habitent des régions où la pensée devient ciel, où le silence a la densité des astres, où chaque loi que nous adorons n'est qu'un tremblement provisoire.

Ô, ce lieu était merveilleux. Les monts d'Eshnorr, le lac de Hali, les confins de Karzath...

Les formes s’y replient comme des fleurs noires. Les distances y prenaient la douceur d’une balade. Les nombres, délivrés de leur prison, montaient en spirales vivantes, et les démonstrations elles-mêmes n’étaient plus preuves mais offrandes.

Tout se répond. Les murs, les pages, les ombres, les chiffres. Tout revient vers le même cœur, il bat dans une langue dont nous ne possédions que les ruines. Nous sentons l’appel. Il se glisse sous la pensée, sous la mémoire, sous le nom même des choses.

Ne nous cherche pas dans la clarté nous ne sommes plus de ce côté.

Et si jamais tu entends, dans le silence, une mélopée sans mélodie, ne la maudis pas tout de suite. Elle vient peut-être de plus loin que les étoiles.

Confessions d’Émile

Cela fait un peu plus de deux mois que je n’ai plus de nouvelles de mon ami, le professeur Henri Galois. Il semble s’être évanoui dans la nature.

La dernière lettre qu’il m’a adressée constitue à ce jour sa toute dernière trace. Je l’ai lue, puis fait lire aux autorités compétentes, mais son contenu demeure pour le moins des plus déconcertant. Henri n’avait pourtant jamais montré le moindre signe de démence.

Son bureau à la faculté a été laissé tel quel : un désordre de livres et de papiers propre aux grands esprits, les fenêtres entrouvertes pour laisser circuler l’air, encore chargé de cette odeur de bois ancien qui imprègne les vieilles facultés. Rien, dans cette pièce, n’indiquait une fugue, et pas davantage un départ précipité.

Lorsque son absence est devenue réellement préoccupante, les forces de l’ordre et la police scientifique sont entrées dans l’appartement du professeur. Je rapporte ici les observations que j’ai tirées des photographies qu’ils ont prises et qu’ils m’ont ensuite montrées en ma qualité de témoin et ami proche du professeur.

Le lieu était en désordre, mais pas dans ce chaos banal que laisse derrière lui un abandon ordinaire. Il y régnait au contraire une logique étrangère, comme si l’ordre familial des choses avait cédé la place à une harmonie insaisissable dans le désordre même. L’appartement du professeur ressemblait à un jardin anglais d’équations et de calculs, un espace à la fois savamment agencé et profondément inquiétant. Les volets, à demi clos, laissaient filtrer une lumière pâle qui révélait certains reliefs, certaines formes tracées sur les murs, et sur ces murs s’étendait une écriture algébrique d’une incompréhensible densité : des systèmes indicibles, disposés selon une progression dont la logique nous échappait entièrement.

Les photographies montraient aussi un détail plus troublant encore. Sur la table du salon reposait une cassette orpheline, sans doute laissée là à mon intention, car mon nom y avait été gravé. La police me l’a remise, et j’en retranscris ici le message final :

« Bonjour, je m’appelle Henri Galois. Je parle dans un dernier moment de clarté.

Sartre disait que l’existence précède l’essence, et cela vaut sans doute pour le reste de l’humanité. Pour moi, il en a toujours été autrement. Je ne suis pas simplement né : j’ai été écrit. Ce sont Eux qui m’ont façonné.

Ils poursuivent une entreprise qui dépasse l'entendement humain : la résolution du plus grand mystère de l'univers, l'équation ultime, celle qui explique tout. À travers les espaces et les temps, dans chacune des innombrables dimensions, ils élaborent un esprit, destiné à une seule tâche : trouver la solution. Je suis un de ces esprits.

Je ne connais pas leur nom. Je sais seulement qu'ils m'ont tiré de l'abîme de l'inexistence, que la lumière de leur savoir m'a ouvert un passage et m'a fait naître dans notre univers. Ma raison d'être existait déjà avant mon premier cri.

Tout ce qu'ils ont façonné, tout ce que je croyais tenir de moi-même, toutes les émotions que j'attribuais à mon âme, mes aspirations, mes espoirs, mes découvertes, et même l'amour, tout cela n'était qu'apparence. Tout, jusqu'à aujourd'hui, n'a servi qu'un seul dessein : me pousser au moment opportun vers cette équation.

Ils se sont servis de moi comme d'un vulgaire outil, et pourtant je leur pardonne tout.

Je m'en vais dans leur royaume achever ce pour quoi ils m'ont fait naître. Car une fois la solution décelée, tout sera enfin révélé. »